

Ceci est contestable, naturellement, mais argumenté, et nullement infâme.

C'est probablement parce que Millet cherche des artistes et n'en trouve pas qui soient dignes de cette dénomination à ses yeux qu'il est sacrilège. Il dénonce l'absence de vocation artistique chez les artistes postiches, avec certes moins d'humour qu'un Philippe Muray, car il y a chez lui un sens douloureux de la défaite qui lui gâche le bonheur de la charge, mais avec autant d'arguments.

Il croit qu'un artiste véritable a un don, un charisme et du courage, alors que la sous-post-littérature a besoin de voir en chacun un artiste, ainsi qu'il le fut énoncé par Jack Lang au début des temps. Depuis l'ère « Djack » – le moment lumière pour tous –, il est devenu sacré, canonique, légal, opposable et si absolu que même dépourvu de don, doté d'un charisme de moule, et absolument couard, chacun tutoie Rimbaud. Et il est de bonne espérance progressiste de voir venir le grand jour, couleur d'orange, où la nullité sera la condition de possibilité d'un devenir d'artiste.

Pour faire en sorte que la littérature nulle, pour les nuls et par les nuls, se substitue à la littérature tout court, il faut tout un dispositif de lutte spirituelle et culturelle que Millet, de livre en livre, analyse, scrute, sonde, critique. Il faut d'abord dénigrer le don. Facile: déjà, Dieu n'existe pas, donc il n'a rien à donner. Ensuite, si quelqu'un avait naturellement des dispositions exceptionnelles, ce serait injuste, et donc son œuvre serait irrecevable. Quant au charisme, c'est-à-dire la capacité d'attraction et d'entraînement d'une singularité, il suffit pour le débouter de noter qu'il est au fond l'antichambre du fascisme, ou à tout le moins du pouvoir personnel. Et enfin, pour dénigrer le courage, c'est-à-dire le travail dans le doute jusqu'à la perfection, il suffit de proclamer la primauté du geste créateur, bref et spontané, sur le labeur poussif du réactionnaire, et en avant! Au bilan: banal, sans aimantation, et franchement branleur, tel est l'idéal de l'artiste postiche contemporain. Quant à l'artiste tout court, il n'a guère d'autre choix, s'il veut témoigner, que celui du martyr. Puisque son don, son charisme et son courage ne lui valent que des humiliations, il n'y a que le Ciel qui puisse en recevoir l'hommage.

Tel est le système Millet, dans lequel la métaphysique est le refuge de l'art à l'agonie. Il est à la fois brillant et ouvert à la réfutation, et sa dimension polémique ne doit pas être un obstacle à sa diffusion.

Comme lui, on peut penser que la vraie littérature est aujourd'hui affaire d'offensive, de désir de débouter le projet de l'époque, de reportage dans les abattoirs de l'esprit: a-t-elle, d'ailleurs, jamais été autre chose, et n'a-t-elle pas toujours été escortée par des imbéciles qui la prenaient pour une effusion sympathique? J'aurais tendance à penser que ce n'est pas grave: en me penchant sur le catalogue Gallimard d'il y a cinquante ans, je vois que se juxtaposent les génies et les littérateurs médiocres, assez heureux pour écrire convenablement, mais stériles à la lecture. Aujourd'hui encore, Gallimard publie Régis Debray, admirable, et David Foenkinos, globalement risible. Et il est vrai qu'il existe de nos jours beaucoup d'écrivains douteux, je veux dire dont on doute qu'ils soient vraiment écrivains, car ils sont sur la ligne de crête entre la posture et l'imposture. Un *storyteller* qui tire à la ligne en utilisant les procédés du *page turner*, tout en lardant son texte de marqueurs culturels qui le rendent *bankable* chez Gallimard, est-ce vraiment un écrivain ou du Canada Dry? Comme Millet, je penche pour le Canada Dry.

La politique idéale d'un éditeur serait de laisser la postérité trancher en publiant aujourd'hui à la fois des auteurs à grosses ventes et à petit avenir pour financer leur contraire; mais tout se gâte, tout se passe comme si l'éditeur était désormais forcé de choisir, que tout ce petit monde ne pouvait plus vivre sous le même ciel. Les camps se sont formés autour d'une double querelle en imposture. La couronne de la vraie littérature ne doit pas revenir à la sous-littérature, pour un Millet, tandis qu'elle ne doit pas aller à la littérature « fasciste », pour ses détracteurs.

On se souvient en effet que l'essai de Millet sur Anders Breivik (2) « déshonorait la littérature », d'après ses détracteurs regroupés en collectif d'« auteurs Gallimard » (j'ai déjà eu l'occasion de m'exprimer sur cette expression que je juge, justement, déshonorante, car un écrivain ne se définit jamais par son appartenance à une marque commerciale), comme s'ils possédaient à eux seuls l'esprit de leur éditeur, et qu'ils